

Ce quêteur d'amour tendre et désenchanté...

Autor(en): **Martin, Vio**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **83 (1980)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce quêteur d'amour tendre et désenchanté...

par Vio Martin

Où l'ai-je rencontré pour la première fois? A la réunion annuelle de la Société suisse des Ecrivains..? Je crois plutôt que c'est à Genève, en 1943, où le très actif et entreprenant éditeur F. Perret-Gentil venait de fonder le premier «Prix de Genève». Un jury l'avait décerné à Marie-Louise Reymond pour son roman intitulé: «L'oiseau de l'aube».

Nous étions quelques Vaudois, écrivains et artistes, à être venus rendre hommage à notre charmante amie de Pully... Je ne sais plus rien des divers actes de cette manifestation. Je me souviens seulement d'un repas fort gai: Charles Beuchat était assis entre une mienne cousine, aquarelliste et moi-même. Une conversation s'était engagée entre mes voisins, conversation taquine ayant pour sujet la montagne qu'ils disaient aimer tous deux. Le poète ami des pâturages, des sapins du Jura, s'étonnait de la varappeuse qui hissait son bloc et ses pinceaux sur des arêtes vertigineuses, des sommets inhumains... Elle raillait un peu l'homme qui... l'homme que... Non! pour elle, un vrai homme se devait d'accomplir quelques exploits. La réponse de Charles Beuchat, je l'entends et en ris encore, mais je ne vous la dirai pas..! Je regardai mieux ce visage fin, ces yeux intelligents, mobiles, révélateurs d'un cœur très sensible qu'un rien, nuée au loin, fleur, jeune visage pur, touche et ravit, qu'un rien aussi, incompréhension, tâche d'encre sur un poème, infirmité d'un être vivant, malignité d'un confrère, blesse profondément.

Je contemplai aussi — pendant que, un peu penaude, ma cousine tentait une sorte d'excuse pour des railleries qu'elle n'avait pas voulu méchantes — oui, je contemplai cette chevelure d'argent qui ne vieillissait pas l'homme, mais lui conférait une sorte d'éternité: éternité d'un cœur jeune, qui le serait toujours, cœur quêteur de compréhension, de bonté, de fraternité, de tendresse «d'amant halluciné», rêvant d'un amour sans faille et sans fin en ce monde, cœur de «coureur d'étoiles», toujours décontenancé, déçu, qui reprend sans cesse le voyage un instant interrompu, remet la voile «pour le pays de la folie».

«Car, dit Charles Beuchat dans son livre *Les Sirènes là-bas*, ma vie est amour.» Le titre de ce livre de vers paru cette année-là (1943) chez Perret-Gentil n'est-il pas révélateur des aspirations du poète, de sa recherche passionnée?

Tout un climat, ce livre, où avec une intelligence brillante se tissent, autour du culte des mythes, tous les rêves de jeunesse envolés et sans fin renaissants, rêves d'un amour avide, sensuel et tendre, teinté de mélancolie, de peine secrète. L'éloignement de Paris où le poète a vécu, où il a fait ses études, passé un doctorat ès lettres en Sorbonne, le souvenir d'une ville qu'il aime comme un être charnel, les revoirs qui sont à la fois doux et pénibles (accepte-t-on de voir mutiler et défigurer ce qu'on chérit?) confèrent aux poèmes de Charles Beuchat un accent qui n'est pas sans faire penser à Verlaine, à Larbaud parfois (Souvenez-vous de ce vers de Larbaud: «Des hommes ont aimé des villes...»), à Carco aussi...

En écrivant ces noms de poètes, je revois mon petit-fils, alors jeune écolier parisien, qui devait apprendre un poème de Carco auquel il ne comprenait rien. Mes explications au sujet des peines de cœur d'un poète le laissaient tout à fait indifférent! Et tout à coup, je songe que Charles Beuchat a écrit: «O Seine qui te plais — A bercer nos cerveaux de rêves illusoires, C'est l'heure des soupirs sur tes bords, où les gueux S'éveillent lentement à la vie autour d'eux Et regardent Paris se lever dans sa gloire.»

Une Seine, un Paris qui me semblent avoir changé: on a bâti des homes pour les clochards, des tours pour les bureaux: triste fin du XXe siècle!

Préambule un peu long pour dire combien Charles Beuchat fut toujours sensible à la fraîcheur de la jeunesse, à la beauté des jeunes filles particulièrement. Il les admire profondément et respectueusement.

Aux dîners de la revue «Suisse romande» (fondée à Morges en 1937 par Daniel Simond), je rencontrais de nouveau le poète de Porrentruy. Nous étions, en notre jeune temps, très fidèles à ce genre de manifestations toute d'amitié et de cordialité. Ma fille m'y accompagna une ou deux fois. Charles Beuchat n'a pas oublié cette jeune fille de moins de 20 ans, si rose qu'un ami l'avait surnommée «Pomme d'Api».

«Toujours aussi fraîche et charmante, votre fille?» me demanda-t-il à Lyon il y a quelques années. (Ma Fille est aujourd'hui une maman de 49 ans).

Que faisons-nous à Lyon..? Il se trouve que nous sommes tous deux membres de l'Académie rhodanienne des Lettres. Ce jour-là, je devais faire l'éloge de mon prédécesseur, C.-F. Landry. La rencontre souriante de Charles Beuchat calma un peu mon inquiétude. Lui était toute

joie de vivre, de voyager: «Je suis venu par le turbo-train», me dit-il en me serrant la main. Un gosse n'eût pas été plus fier! Toujours le même, ce cher Beuchat: s'émerveillait de tout, faisant d'un petit voyage une partie de plaisir, attendant on ne sait quoi de beau et de bon d'un paysage, d'une ville, des rencontres possibles.

Et pas du tout vieilli physiquement! Oh! peut-être une ou deux rides minces de plus dans un visage resté jeune. Mais quel regard intelligent qui saisit d'un coup d'œil la beauté et la tristesse du monde. C'est cela, l'amour. Aimer les êtres, les choses, les villes, les monts, les insectes comme on aime une femme. Celui qui affirme: «J'avais rêvé d'un amour simple et tendre» écoute le chant des abeilles:

«Ecoutez! Elle affirme la joie
De poursuivre en sourdine sa voie
Et d'être un petit cœur qui tournoie
Au sein des airs,
Légers concerts».

Aimer, c'est souffrir. Le cœur tournoie, trop sensible; tout le meurtrit: la raillerie, l'ingratitude, l'amie qui n'a pas compris, celle qui offre et reprend. Tristesse aussi de ce qui aurait pu être et n'est pas: «Je suis venu trop tard vers toi, par ce chemin de poésie.»

Blessure qui n'arrive pas à se cicatrizer: il y a trop de douleur dans le monde: la guerre, la maladie (Oh! ces souvenirs de l'hôpital), la bêtise humaine qui tue la beauté de la nature, des villes merveilleuses, qui ignore la poésie.

Plus haut, j'ai dit: montagne... Je nous vois, comme si cela datait d'hier, en promenade le long d'un bisse avec notre amie commune, la trop oubliée poétesse genevoise Evelyne Laurence, comme nous amoureuse de l'Alpe et du Valais. Nous devisions, nous arrêtant à la touffe d'astrances, à chaque buisson d'églantier en fleurs, à ceux où les fruits de l'épine-vinette viraient du vert à l'orange, levant aussi les yeux vers les conifères et plus haut, vers les cimes coiffées d'un blanc étincelant, au-dessus des pâturages qui rappelaient à Evelyne Laurence une histoire terrible de taureau... Lorsque dans un tournant, au lieu où le bisse change brusquement de direction, une haute silhouette d'homme se dessine sur le vert roux des alpages: Charles Beuchat, son sourire, sa voix musicale. Un joyeux échange de propos où le rire fuse. On promet de se revoir bientôt...

Lorsque Charles Beuchat dit, à propos de mon disque, dans un article du «Démocrate» de Delémont qu'il y a si longtemps que mon existence marche à côté de la sienne, je puis en toute bonne foi et amitié en

dire autant. Seulement, lorsqu'on me dit que cet homme a 80 ans, je hoche la tête: «Est-ce vrai? Ah! que la vie humaine est courte, que nos jours passent rapidement!» Suis-je si âgée? (je n'ai que six ans de moins que lui). «Nos années prennent fin comme un soupir», dit le psalmiste. Oui, mais n'est-ce pas l'Ecclésiaste qui conseille de jouir de tous les trésors de ce monde?

Si Charles Beuchat a su garder sa jeunesse, n'est-ce pas justement parce qu'il sait voir, humer, entendre, prendre de la vie tout ce qu'elle a de plus précieux, de plus succulent, de plus exquis? D'en goûter non en glouton mais en gourmet, avec intelligence, lucidité et tendresse. Sans défaillance, il est toujours à l'écoute de la «Musique adorable — Des troupeaux» ou des grillons. Et pourtant, l'unique, la fidèle compagne, où est-elle? Existe-t-elle sur cette planète? Epris d'absolu, notre poète a perdu bien des illusions. Un autre maudirait la vie, le prochain, les femmes particulièrement, ou dirait son malheur à tous les vents... Du désenchantement même, Charles Beuchat fait une musique douce, un peu mélancolique, une de ces mélodies qui touchent chacun, simples, humaines: «Ta voix? Mon cœur défaillait de l'entendre...»

A quelle source boit cet homme pour qu'à la fois il se désaltère et continue à boire? Peut-être que ce professeur, journaliste, poète, romancier et essayiste, en étudiant Edouard Rod, Paul de Saint-Victor, Restif de la Bretonne, Flaubert, etc., a vite compris ce qu'est la vie de l'homme en son séjour terrestre: voyage hasardeux à la recherche du bonheur, bonheur qu'il imagine, qui jamais ne comble le cœur et l'âme. Où donc sont cet état heureux, cette félicité durable «l'unique, la belle, la grande, l'imcomparable chose»?

Et qui sera, et que j'attends et que je chante et que j'appelle,
La chose sublime,
La chose future,
La chose qui console,
La chose qui venge,
La seule chose,
La Poésie!

Qui a rencontré Charles Beuchat, ne serait-ce que dans ces réunions d'écrivains où l'on parle un peu de tout, où l'on rit du trait d'esprit d'un confrère, du récit d'une aventure arrivée à un autre, se sera vite rendu compte que, pour lui, la Poésie n'est pas Tout. Comme pour d'autres poètes, elle est un chemin, une voie, un moyen d'atteindre «l'Esprit en soi, le Créateur». Il en est d'autres, tout est relatif dans les choses de la terre. Pour le Poète, la Poésie est «un écho rôdant sur la terre», un «étrange précurseur dans notre désert».

Si Charles Beuchat à qui nous souhaitons un très heureux anniversaire a su rester jeune et aimant, c'est sans doute parce qu'à côté de la tristesse du monde, il y a la beauté du monde, de la nature dont l'homme est l'enfant, cette nature qu'on défigure, qu'on va jusqu'à nier aujourd'hui. Nul humain n'aura la parcelle de bonheur à laquelle il a droit ici-bas s'il s'éloigne de la beauté naturelle, beauté où les grands artistes, les grands poètes ont puisé l'essence de leur œuvre.

Cela, Charles Beuchat l'a compris, car ce cœur sensible est aussi celui d'un sage... Que cette sagesse profonde, alliée aux sources toujours limpides et fraîches qui jaillissent en vous, ami, vous procure encore beaucoup d'années sur cette terre bien-aimée.

Vio Martin

